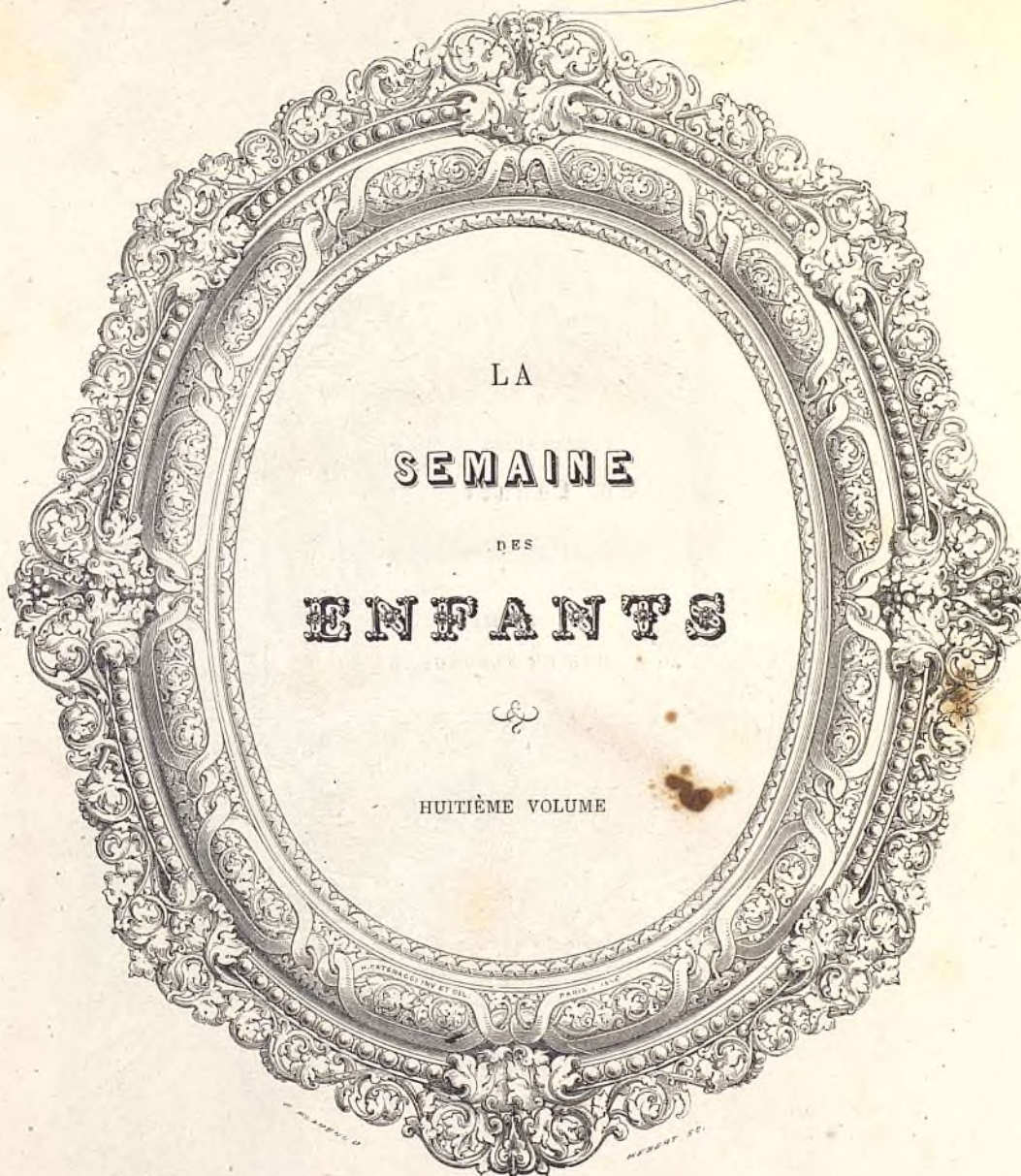


*Cadeau de ma Grand'mère
Marie G de Castillon*



Libreria de la Real Academia de Ciencias y Letras de Madrid
Libreria de la Real Academia de Ciencias y Letras de Madrid





LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Il vivait royalement, tenant tous les jours table ouverte. (Page 201, col 2.)

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La forêt enchantée. — VARIÉTÉS : L'enfant volontaire; Une aventure de Mlle de Scudéry; La taupe; Une rue du vieux Strasbourg.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA FORÊT ENCHANTÉE.

LÉGENDE DES BORDS DU RHIN

I. L'ours.

Il y avait une fois un riche seigneur qui mangeait

tout son bien. Il vivait royalement, tenant tous les jours table ouverte. Quels que fussent ses hôtes, chevaliers ou écuyers, trois jours durant il les régala de splendides festins, et nul ne le quittait que le cœur content. Il aimait avec cela le trictrac et les dés; on voyait tourbillonner dans sa cour une nuée de pages, de piqueurs

et d'heiduques en livrées magnifiques, sans compter que ses écuries regorgeaient de chevaux et de chiens de chasse. Ainsi s'en allaient ses trésors. Il engagea domaine sur domaine, vendit ses bijoux et son argenterie pièce à pièce, congédia ses serviteurs; bref, de tout son avoir il ne lui resta bientôt plus qu'un vieux château dans les bois, une vertueuse épouse et trois filles d'une admirable beauté.

C'est dans ce château qu'il habitait, abandonné de tout le monde. La pauvre comtesse s'occupait elle-même avec ses filles des soins de la cuisine; et, comme elles n'étaient guère ni les unes ni les autres habiles dans cet art, elles se bornaient le plus souvent à faire bouillir des pommes de terre. Cette frugale nourriture allait peu au papa, si peu, qu'il devenait de plus en plus sombre et grondeur, et que dans ses vastes appartements déserts, il ne cessait de gémir et de maugréer à ébranler les murs.

Enfin un beau matin d'été, poussé par le spleen, il enfourcha son cheval de chasse, et se mit à chevaucher dans la forêt voisine, à l'effet d'abattre quelque pièce de gibier, qui lui procurât un repas plus savoureux que d'habitude.

Or, sur cette forêt couraient de fort mauvais bruits. Maint voyageur s'y était égaré, et n'en était pas revenu, soit qu'il eût été étranglé par quelque méchant gnome, soit qu'il fût devenu la proie des bêtes féroces. Mais le comte ne croyait rien de ce qu'on disait sur les puissances invisibles; quant aux bêtes féroces, il se sentait la force et le courage d'en triompher. Il chevaucha donc résolument par monts et par vaux, et parcourut la forêt dans tous les sens, mais sans rencontrer le moindre gibier.

Fatigué, il se reposa sous un chêne élevé, et s'apprêta, non sans maugréer, à dévorer son maigre déjeuner, qui consistait en pommes de terre assaisonnées d'un peu de sel, uniques provisions de sa gibecière.

Par hasard il lève les yeux, et voit venir à lui un ours sauvage et d'un aspect affreux. Le pauvre comte, malgré tout son courage, se mit à trembler; fuir lui était impossible, et d'autre part il n'était pas préparé à une chasse à l'ours. Néanmoins il prit en main, par instinct de conservation, son épieu de chasse, pour se défendre de son mieux. Le monstre approchait de plus en plus; enfin il s'arrêta, et de sa voix rauque lui grogna très-distinctement ces paroles :

« Voleur, que viens-tu faire auprès de mon arbre? Tu veux t'emparer de mon miel! Je vais te faire payer ta témérité de ta vie! »

— Ah! dit le comte du ton de la prière, ah! ne me dévorez pas, seigneur ours! je ne me soucie pas de votre miel; je suis un loyal chevalier. Si vous êtes en appétit, tenez, voici la meilleure part de mes provisions, mangez avec moi. »

Et le voilà qui, dans son chapeau, tend à l'ours toutes ses pommes de terre. Mais l'animal, dédaignant l'offre du comte, reprit d'un air bourru et de sa voix la plus sourde :

« Malheureux, ce n'est pas à ce prix que tu rachèteras ta vie. Promets-moi à l'instant pour femme ta fille aînée Wulfilde, sinon je te dévore! »

Dans son angoisse, le comte répondit :

« Elle sera à vous, seigneur ours; toutefois c'est à condition que, selon l'usage du pays, vous la viendrez chercher vous-même. »

— Tope! murmura l'ours; ta main! »

Et ce disant il lui tendit sa rude patte :

« Dans sept jours je t'apporte pour cadeau de noce un quintal pesant d'or, et j'emmène ma fiancée. »

— Tope! dit le comte à son tour; un homme d'honneur n'a que sa parole. »

Sur ce, ils se séparèrent bons amis; l'ours regagna sa tanière, et le comte, quittant, sans plus tarder, la redoutable forêt, arriva le soir à la lueur des étoiles, épuisé de fatigue, dans son château solitaire.

Il va sans dire qu'un ours qui est capable de s'exprimer et de traiter d'affaires comme un homme, ne saurait être autre chose qu'un ours enchanté. C'est la réflexion que fit le comte; aussi ne songea-t-il plus qu'à éconduire par la ruse un gendre de cette espèce, et à se cîre si bien dans son château, qu'il fût impossible à l'ours d'y pénétrer quand il viendrait au jour convenu chercher sa fiancée.

« Bien qu'un ours enchanté, se dit-il à part lui, ait reçu le don de l'intelligence et de la parole, ce n'est pourtant, après tout, qu'un ours, et il ne peut agir qu'en ours. Il ne pourra donc prendre l'essor comme un oiseau, ni se glisser par le trou de la serrure comme un fantôme. »

Le lendemain, sa femme et ses filles étant auprès de lui, il leur conta de point en point l'aventure de la forêt. La pauvre Wulfilde tomba, comme on le peut bien croire, en faiblesse, en apprenant qu'un ours effroyable allait venir la prendre; sa mère se tordit les mains et sanglota de désespoir; ses sœurs eurent presque des convulsions. Mais le comte sortit, examina les murs et les fossés tout autour du château, s'assura que la porte de fer était solidement fermée, leva les ponts-levis et barricada toutes les avenues; puis montant sur la tour, et là, tout à la cime, dans une guérite en pierre de taille, il enferma sa chère Wulfilde, qui s'arrachait les cheveux, et dont les yeux se fondaient presque dans les larmes.

Six jours s'étaient passés et le septième commençait à poindre, lorsque tout à coup, du côté de la forêt, retentit un grand bruit de trompettes : une troupe était en marche. On entend des fouets claquer, des chevaux piétiner, des roues crier. Un magnifique carrosse de prince, entouré de cavaliers, roulait dans la plaine vers la porte du château. Toutes les barres tombent d'elles-mêmes, la porte grince sur ses gonds, le pont s'abaisse, et un jeune prince, beau comme le jour, vêtu de velours brodé d'argent, descend lestement de la voiture. Il portait au cou une triple chaîne d'or, et autour de son chapeau courait un cordon de perles et de diamants qui éblouissaient les yeux. Rapide comme la tempête, il franchit les nombreuses marches qui conduisaient au sommet de la tour, va y prendre sa tremblante fiancée, et l'entraîne.

A tout ce tapage, le comte s'était éveillé en sursaut. Vite il entre-bâille sa fenêtre; mais, quand il voit dans la cour chevaux, voiture et cavaliers, sa fille au bras d'un inconnu, qui la fait monter dans le carrosse, enfin toute cette troupe qui franchit la porte du château et s'éloigne, il se sent percé au cœur et pousse un cri déchirant :

« Ah! ma pauvre fille! te voilà fiancée à l'ours! »

Wulfilde, entendant la voix de son père, agita son mouchoir en signe d'adieu par la portière de la voiture, jusqu'à ce qu'elle ne pût plus rien voir ni rien entendre.

Le comte et la comtesse étaient comme pétrifiés de la perte de leur fille, et ils ne pouvaient échanger entre eux que des regards muets. La comtesse refusait d'en croire ses yeux; elle tenait cet enlèvement pour une illusion de ses sens, pour un prestige diabolique; elle prit donc un trousseau de clefs, courut au haut de la tour et ouvrit la guérite; mais elle n'y trouva plus sa fille, ni rien qui rappelât qu'elle y eût été enfermée; seulement sur la petite table se trouvait une clef d'argent, qu'elle prit, et comme elle regardait par hasard à travers la lucarne, elle vit au loin, à l'orient, tourbillonner un nuage de poussière, et entendit le bruit du cortège nuptial, jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la forêt. Toute troublée, elle descend de la tour, prend des habits de deuil, jette de la cendre sur sa tête, et trois jours durant pleure avec son mari et ses filles.

Le quatrième jour, le comte venait de quitter la chambre de deuil pour respirer un peu l'air, lorsque, au moment de franchir le seuil de la cour, il voit à ses pieds une élégante petite cassette d'ébène, parfaitement fermée et très-difficile à ouvrir. Il soupçonna sans peine ce qu'elle pouvait contenir; et l'ayant ouverte à l'aide de la petite clef d'argent de la comtesse, il y trouva cent livres pesant d'or, en bons doublons, tous marqués au même coin. Joyeux de la trouvaille, il en oublia tout son chagrin, acheta chevaux et faucons, et aussi de belles robes pour sa femme et ses filles, prit des domestiques en grand nombre, et de nouveau se mit à faire bonne chère, jusqu'à ce que le dernier doublon y eût passé.

Alors il fit des dettes, qu'il ne pouvait payer, et les créanciers vinrent en foule; ils s'emparèrent de tout ce qu'il y avait dans le château, et ne laissèrent au comte qu'un vieux faucon. La comtesse se remit donc avec ses filles à faire-bouillir des pommes de terre, tandis que le comte courait tous les jours la campagne avec son oiseau pour attraper quelque gibier.

II. L'aigle.

Or, un jour qu'il venait de donner l'essor à son faucon, celui-ci s'éleva dans l'air à une grande hauteur et ne voulut plus revenir sur sa main, en dépit de tous ses appels. Le comte suivit des yeux son vol autant qu'il put dans les vastes régions de l'air. L'oiseau planait sur la redoutable forêt, où le comte ne voulait plus se hasarder.

« Voilà un oiseau perdu pour moi ! » pensait-il.

Soudain un aigle aux ailes déployées prend son vol dans la même direction et poursuit le malheureux faucon, qui n'a pas plus tôt aperçu son terrible ennemi que, rapide comme un trait, il revient chercher protection auprès de son maître. Mais l'aigle, s'abattant du haut des airs, frappe l'épaule du comte d'une de ses serres vigoureuses, et, de l'autre, étrangle son fidèle faucon. En vain le comte troublé essayait-il avec son épieu de se délivrer du monstre emplumé, le frappant d'estoc et de taille; l'aigle saisit l'arme impuissante, qu'il brise comme un jonc léger, et d'une voix stridente lui crie ces mots aux oreilles :

« Téméraire, pourquoi troubles-tu mon domaine avec ta fauconnerie ? Tu payeras de ta vie cet excès d'insolence. »

A ces paroles sorties du bec d'un oiseau, le comte comprit bien vite l'aventure qui commençait pour lui. Il prit donc courage et dit :

« Doucement, seigneur aigle, doucement ! que vous ai-je fait ? Mon faucon a déjà expié sa faute, je vous l'abandonne, satisfaites votre appétit.

— Non, reprit l'aigle; c'est de chair humaine que j'ai envie aujourd'hui, et tu me parais être un gras morceau.

— Pardon, seigneur aigle ! cria le comte avec une angoisse mortelle; exigez de moi tout ce que vous voudrez, je suis prêt à vous l'accorder; mais épargnez ma vie !

— Soit ! dit l'oiseau sanguinaire, je te prends au mot. Tu as deux filles d'une grande beauté, et je veux me marier. Promets-moi ton Adélaïde, et je te laisse partir en paix, sans compter que je te payerai deux lingots d'or, du poids de cent livres chacun. Dans sept semaines, j'irai chercher mon épouse. »

Sur quoi il prit l'essor et se perdit dans les nues.

Dans la nécessité, on fait argent de tout. Ainsi notre brave comte, voyant qu'il faisait au moyen de ses filles de si bonnes affaires, n'eut-il pas de peine à se consoler de cette aventure. Il rentra cette fois au logis tout à fait de bonne humeur, et cacha soigneusement ce qui lui était arrivé, moitié pour éviter les reproches que n'eût pas manqué de lui adresser la comtesse, moitié pour ne pas chagriner d'avance sa chère Adélaïde. Seulement il affecta de déplorer la perte de son faucon, qui s'était, dit-il, envolé sans plus vouloir revenir.

Adélaïde était une fileuse qui n'avait pas sa pareille dans le pays; avec cela, tisseuse des plus habiles; et, à ce moment même elle venait d'enlever du métier une pièce de lin fine comme de la batiste, qu'elle faisait blanchir dans une fraîche prairie, non loin du château. Six semaines et six jours se passèrent, sans que la belle fileuse soupçonnât son destin; et cependant son père, qui devenait chaque jour un peu plus morose, à mesure que le terme fatal approchait, le lui donnait souvent à pressentir d'une manière détournée, tantôt lui racontant un rêve significatif, tantôt lui rappelant sa sœur Wulfilde depuis longtemps oubliée. Adélaïde, qui était d'humeur gaie et légère, ne concluait de tout cela qu'une chose : c'est que son père tournait à l'hypocondrie.

Donc, à la pointe du jour convenu entre le comte et l'oiseau enchanté, elle se dirigea sans la moindre inquiétude vers la prairie, et étendit sa pièce de lin pour qu'elle s'imprégnât bien de la rosée du matin. Comme elle finissait de l'étendre, et regardait autour d'elle, elle vit une brillante compagnie de chevaliers et d'écuyers, qui s'avancait de son côté. N'ayant pas encore fait sa toilette, elle se cacha derrière un buisson de roses sauvages qui étaient en pleine floraison; seulement elle ouvrit de grands yeux pour bien voir la belle cavalcade. Tout à coup le plus beau chevalier de la troupe, un jeune homme à la taille svelte, s'élança vers le buisson, et, d'une voix pleine de douceur :

« Je te vois, lui dit-il, je te cherchais. Ah ! ne te cache point; vite saute en croupe sur mon cheval, belle fiancée de l'aigle ! »

Adélaïde ne savait que penser, en entendant ces paroles; ces mots *fiancée de l'aigle* arrêtaient le sang dans ses veines; elle tomba sur le gazon, ses sens l'abandonnèrent, et à son réveil elle reconnut que le chevalier l'emportait sur son coursier rapide vers la forêt.

La maman était en train de préparer le déjeuner; et comme Adélaïde n'était pas là, elle envoya la plus jeune de ses filles voir pourquoi elle s'attardait ainsi.

Celle-ci alla et ne revint pas. La pauvre mère, soupçonnant alors quelque malheur, voulut voir par elle-même ce que devenaient ses filles. Elle alla donc et ne revint pas davantage. Le père à son tour s'étonne; son cœur bondit dans sa poitrine; il court à la prairie, où sa femme et sa fille cherchaient encore Adélaïde, l'appelant par son nom avec angoisse; il joint sa voix à la leur, et appelle le plus fort qu'il peut, quoiqu'il ne sût que trop que tout appel et toutes recherches étaient inutiles. S'étant approché du buisson de roses sauvages, il vit là briller quelque chose et regarda attentivement : c'étaient deux œufs d'or, pesant chacun cent livres. Dès lors, il ne put plus s'empêcher de raconter à sa femme l'aventure d'Adélaïde.

« Misérable trafiquant d'âmes! lui cria la comtesse; père dénaturé! bourreau de tes enfants! quoi! pour un vil profit, tu sacrifies à Moloch ta chair et ton sang! »

Le comte, bien que très-peu éloquent, se défendit de son mieux, et s'excusa sur le danger pressant où il s'était trouvé de perdre la vie; mais la mère inconsolable ne cessait de l'accabler des plus amers reproches. Il choisit donc le moyen le plus infailible de couper court à tout débat : il se tut, laissant sa femme parler aussi longtemps qu'elle voulut. En attendant, il mit ses œufs en sûreté, les faisant tout doucement rouler devant lui. Puis, par convenance, il prit le deuil pendant trois jours, ne songeant plus qu'à une chose, comment il pourrait reprendre son ancien train de vie.

Le château ne tarda pas à redevenir le séjour de la joie et des plaisirs, l'Élysée des parasites. Les bals, les tournois, les fêtes de toute sorte s'y succédaient journellement. Les deux œufs d'or, sur lesquels le comte ne ménageait pas les coups de lime, se trouvèrent bientôt réduits à la grosseur de deux noisettes.

III. Le dauphin.

Les finances du comte baissant ainsi, les tournois

cessèrent; chevaliers et écuyers disparurent, le château redevint une vaste et morne solitude, et la noble famille reprit ses vieilles habitudes de frugalité. Quant

au comte, il se remit à courir les champs avec dépit, - souhaitant quelque nouvelle aventure; mais il ne fit pas la moindre rencontre, parce qu'il évitait toujours la forêt enchantée.

Un jour pourtant, entraîné à la poursuite d'une compagnie de perdreaux, il arriva tout près de la redoutable forêt, et, bien qu'il n'osât s'y aventurer, il marcha encore quelque temps en avant, et voilà que soudain s'offre à sa vue un vaste étang, que jamais il n'avait remarqué, et dans les eaux argentées duquel frétilaient d'innombrables truites. Cet étang n'avait pas une apparence suspecte; le comte se hâta donc de retourner au château, où il se tressa un filet, et le lendemain matin, de bonne heure, il était sur le bord de l'étang, prêt à pêcher. Par

bonheur, il trouva dans les roseaux une petite barque munie d'un aviron. Il y sauta lestement, se met gaïement à ramer, jette son filet, prend d'un coup plus de truites qu'il n'en pouvait emporter, et, tout content de sa pêche, regagne le bord.

Tout à coup, à un jet de pierre de la rive, la barque s'arrête, aussi ferme et aussi immobile que si elle eût reposé sur le sol. Le comte travailla de toutes ses forces pour la remettre à flot; non-seulement ses efforts furent inutiles, mais encore, quoique la barque fût pour ainsi dire clouée à la même place, le bord paraissait s'éloigner de plus en plus, l'étang prenait les proportions d'un lac immense; les flots bouillonnaient, les vagues écumaient avec un bruit sourd, et bientôt le malheureux comte s'aperçut que c'était un dauphin monstrueux qui le portait sur son dos, lui et sa barque. S'abandonnant à son destin, il attendait avec angoisse l'issue de l'aventure.

Soudain le poisson plonge, et la barque se remet à flot; mais, un instant après, le monstre marin reparait sur l'eau, ouvre une gueule effroyable comme la porte



Il s'apprêta à dévorer son maigre repas. (Page 202, col. 1.)



Topé! murmura l'ours; ta main! (Page 202, col. 1.)

de l'enfer, et de ce gouffre sombre, comme du fond d'un antre souterrain, retentissent distinctement ces paroles épouvantables :

« Pêcheur audacieux, qu'as-tu osé faire? Tu portes la mort chez mes sujets! Tu vas payer ta témérité de ta vie. »

Le comte était assez familiarisé avec ces sortes d'aventures, pour savoir désormais comment s'y prendre. Il fut bientôt revenu de sa première stupeur, et répondit d'une voix assurée :

« Seigneur Léviathan, ne violez pas les droits de l'hospitalité; daignez m'accorder un plat de poissons de votre étang; si vous venez jamais me visiter dans mon château, je tiens en revanche à votre disposition ma cuisine et mon cellier.

— Nous ne sommes pas sur un tel pied d'amitié, reprit le monstre; ne connais-tu pas le droit du plus fort, ce droit qui fait que le plus fort dévore le plus faible? Tu me voles mes sujets pour les avaler; eh bien! moi aussi je te veux avaler. »

Ce disant, l'affreux poisson ouvre une gueule encore plus large, comme s'il voulait engloutir barque et pêcheur tout ensemble.

« Ah! de grâce, cria le comte, épargnez-ma vie, seigneur; vous le voyez, je suis une maigre bouchée pour le ventre du roi des eaux. »

Le dauphin sembla réfléchir.

« C'est bien, dit-il; je sais qu'il te reste une fille, promets-la moi pour épouse, et à ce prix je veux bien te laisser la vie. »

Le comte, entendant le poisson lui parler sur ce ton, bannit toute terreur.

« Ma fille est à vos ordres, répondit-il; vous êtes un brave gendre, auquel un honnête père de famille ne

saurait refuser son enfant. Dites-moi seulement quel cadeau de noces vous comptez me faire?

— Je n'ai, dit le poisson, ni or ni argent; mais au fond de ce lac est un riche trésor de coquilles de perles; tu n'as qu'à parler.

— Eh bien! reprit le comte, un boisseau de perles, ce n'est pas trop, je pense.

— Va pour un boisseau, dit le dauphin! Dans sept lunes, j'irai chercher ma fiancée. »

Sur ce, il donna gaiement un petit coup de queue, et la barque toucha le bord presque aussitôt. — Le comte rapporta ses truites à la maison, les fit cuire, et se régala de ce mets avec sa femme et la belle Bertha. La pauvre fille ne se doutait guère de ce que ce plat devait lui coûter.

Cependant la lune six fois s'échancra, six fois s'arrondit, et le comte avait presque oublié son aventure; mais lorsque l'astre des nuits commença à s'arrondir pour la septième fois, il songea à la catastrophe qui approchait, et, pour n'en être pas témoin, il entreprit une petite excursion dans le pays.

Le jour donc de la pleine lune arrivé, à l'heure de midi, par une chaleur étouffante, se présente à la porte du château une troupe superbe de cavaliers. La comtesse, bouleversée de la visite de tant d'étrangers, ne savait si elle devait ouvrir, oui ou non. Mais comme on annonça

un chevalier bien connu, elle ouvrit. Ce chevalier était souvent venu au château, à l'époque où le comte



Un bruit de trompettes se fit entendre. (Page 202, col. 2.)



Wulfide. (Page 202, col. 2.)

était riche et fortuné; nombre de fois on l'avait vu se signaler dans les tournois; il avait reçu plus d'un prix de la main de la belle Bertha, et maintes fois ouvert la danse avec elle; mais depuis le changement de fortune du comte, il avait disparu ainsi que les autres chevaliers.

La bonne comtesse rougissait de montrer sa pauvreté devant le noble jeune homme et devant ceux de sa suite, car elle n'avait rien à leur offrir. Mais l'étranger, l'abordant en ami, lui demanda seulement un verre d'eau fraîche puisée à la source du château, comme du reste c'était son habitude; en effet, il ne buvait jamais de vin, d'où lui était venu le sobriquet de chevalier de l'eau claire.

La belle Bertha, sur l'ordre de sa mère, courut à la source, emplit une cruche à deux anses, et offrit à boire au chevalier dans une coupe de cristal. Celui-ci la reçut de la main de la demoiselle, et la remercia très-poliment. Cependant la comtesse se trouvait fort embarrassée de ne pouvoir rien servir à son hôte, qu'il pût mettre sous la dent. A la fin elle songea à certaine pastèque qui devait être mûre dans le jardin du château. Elle s'y rendit à la hâte, cueillit la pastèque, la posa sur une modeste assiette de terre, qu'elle avait eu soin de garnir de feuilles de vigne, l'entoura des plus belles fleurs, de celles qui répandaient le plus doux parfum, et se disposa à aller l'offrir à l'étranger.

Comme elle sortait du jardin, la cour était vide et déserte; plus de chevaux ni de cavaliers! et dans la chambre, ni chevalier, ni suivant. Elle appela sa fille Bertha, la chercha dans toute la maison et ne la trouva point. Mais dans le vestibule étaient posés à terre deux sacs de toile neuve, que dans son trouble elle n'avait pas d'abord remarqués, et qui, à en juger par le dehors, semblaient remplis de gros pois. L'agitation où elle se trouvait ne lui permit pas d'y faire autrement attention. La bonne mère, toute à sa douleur, pleura, sanglota jusqu'au soir, et le comte, en rentrant, la trouva dans un état à faire pitié.

La pauvre mère ne put cacher à son mari le malheur de la journée, elle redoutait ses reproches. Mais le comte la consola avec tendresse; seulement il s'informa des sacs de pois dont elle lui avait parlé; après quoi il sortit pour les examiner et en ouvrit un en sa présence. Quelle ne fut pas la surprise de la pauvre comtesse, quand elle vit rouler à terre, au lieu de pois, des perles transparentes, très-grosses, d'une rondeur parfaite, finement percées, enfin de la plus belle eau. Elle vit bien que le ravisseur de sa fille avait voulu payer chaque larme maternelle d'une perle précieuse, et conçut la plus haute opinion de la richesse et du rang de l'inconnu. Bref, elle tâcha de se consoler, en pensant que ce gendre imprévu n'était point un monstre, mais un gentilhomme des plus considérables; et l'on comprend sans peine que le comte ne chercha pas le moins du monde à la désabuser sur ce point.

Traduit de l'allemand de MUSEUS par M. MATERNE.
(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

L'ENFANT VOLONTAIRE.

Je m'étais chargé d'être, durant quelques semaines, le précepteur d'un enfant accoutumé non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout

le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit. Au plus fort de mon sommeil, il saute à bas de son lit, prend sa robe de chambre et m'appelle. Je me lève, j'allume la chandelle; il n'en voulait pas davantage; au bout d'un quart d'heure, le sommeil le gagne, et il se recouche content de son épreuve. Deux jours après, il la réitère avec le même succès, et de ma part sans le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassait en se recouchant, je lui dis très-posément :

« Mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. »

Ce mot excita sa curiosité, et, dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserais lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure et de m'appeler.

Je lui demandai ce qu'il voulait. Il me dit qu'il ne pouvait dormir.

« Tant pis, » repris-je, et je me tins coi.

Il me pria d'allumer la chandelle :

« Pourquoi faire? » et je me tins coi.

Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant à la table et aux chaises des coups qu'il avait grand soin de modérer, et dont il ne laissait pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenait point; et je vis que, comptant sur de belles exhortations ou sur de la colère, il ne s'était nullement arrangé pour ce sang-froid. Cependant je me lève sans rien dire, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bonhomme, je le mène tranquillement dans un cabinet voisin dont les volets étaient bien fermés et où il n'y avait rien à casser : je l'y laisse sans lumière; puis, fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme; je m'y étais attendu : je ne m'en émus point. Enfin, le bruit s'apaise; j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain, j'entre au jour dans le cabinet; je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos et dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigue, il devait avoir grand besoin.

On ne saurait imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avait asservi son ancien gouverneur. A quelque heure qu'il voulût sortir, il fallait être prêt pour le mener ou plutôt pour le suivre, et il avait toujours grand soin de choisir le moment où il voyait son gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, et se venger le jour du repos qu'il était forcé de me laisser la nuit.

Le lendemain, il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vite. Je refusai; il s'obstina.

« Non, lui dis-je; en faisant votre volonté, vous m'avez appris à faire la mienne; je ne veux pas sortir.

— Eh bien! reprit-il vivement, je sortirai tout seul.

— Comme vous voudrez. »

Et je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laissais faire et que je ne l'imitais pas. Prêt à sortir, il vient me saluer; je le salue : il tâche de m'alarmer par le récit des courses qu'il va faire; à l'entendre, on eût cru qu'il allait au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Ce-

pendant, il fait bonne contenance, et, prêt à sortir, il dit à son laquais de le suivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le temps, et qu'occupé par mes ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être le plus important du monde, et pense que le ciel et la terre sont intéressés à sa conservation ! Il commence à sentir sa faiblesse ; il comprend qu'il va se trouver seul au milieu de gens qui ne le connaissent pas ; il voit d'avance les risques qu'il va courir : l'obstination seule le soutient encore ; il descend l'escalier lentement et fort interdit. Il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui peut lui arriver par l'espoir qu'on m'en rendra responsable.

C'était là que je l'attendais. J'avais prévenu les voisins. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il entend à droite et à gauche différents propos sur son compte.

« Voisin, le joli monsieur ! où va-t-il ainsi tout seul ? Il va se perdre : je veux le prier d'entrer chez nous.

— Voisine, gardez-vous-en bien. Ne voyez-vous pas que c'est un petit mauvais sujet qu'on a chassé de la maison de son père parce qu'il ne voulait rien valoir ? Laissez-le aller où il voudra.

— Eh bien donc ! que Dieu le conduise ! je serais fâchée qu'il lui arrivât malheur. »

Un peu plus loin il rencontre des polissons à peu près de son âge, qui l'agacent et se moquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul et sans protection, il se voit le jouet de tout le monde, et il éprouve avec beaucoup de surprise que son nœud d'épaupe et son parement d'or¹ ne le font pas plus respecter.

Cependant un de mes amis, qu'il ne connaissait point, et que j'avais chargé de veiller sur lui, le suivait pas à pas sans qu'il y prit garde, et l'accosta quand il en fut temps. Il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena souple, confus, et n'osant lever les yeux.

Pour achever le désastre de son expédition, précisément au moment qu'il rentrait, son père descendait pour sortir et le rencontra sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venait et pourquoi je n'étais pas avec lui. Le pauvre enfant eût voulu être à cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le père lui dit sèchement :

« Quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître ; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera, ayez soin de n'y plus rentrer. »

R.

UNE AVENTURE DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

Mlle de Scudéry, qui vivait sous Louis XIV, a composé beaucoup de romans, fort longs, qui étaient fort estimés autrefois, et qui sont aujourd'hui complètement oubliés.

Une aventure plaisante lui arriva à Lyon, lorsqu'elle revenait à Paris avec M. de Scudéry, son frère, qui, comme elle, était romancier et poète. On leur avait donné dans l'hôtellerie une chambre, qui n'était séparée que par une petite cloison d'une autre chambre où l'on avait logé un bon gentilhomme d'Auvergne, qui pouvait parfaitement les entendre discourir.

1. Ajustements que portaient autrefois les enfants de famille.

Ces deux illustres personnages n'avaient pas de domestiques à leur suite, mais ils traînaient partout avec eux une troupe de héros qui les suivaient dans leur imagination ; et, quoiqu'ils voyageassent bien modestement, ils avaient toujours dans l'esprit de grandes aventures. Dès qu'ils furent arrivés à Lyon et qu'ils eurent pris une chambre dans l'hôtellerie, ils se mirent à converser sérieusement et délibérèrent s'ils devaient faire mourir un des héros d'un roman auquel ils travaillaient ensemble ; et, quoiqu'il n'y eût qu'un frère et une sœur à opiner, les avis furent partagés.

Le frère, qui avait l'humeur un peu plus farouche, concluait d'abord à la mort ; et la sœur, moins sévère, prenait le parti de la pitié, et voulait bien lui sauver la vie. Ils s'échauffèrent un peu sur ce différend, et Mlle de Scudéry étant revenue à l'autre avis, la difficulté ne fut plus qu'à choisir le genre de mort.

L'un criait bien fort qu'il fallait le faire mourir très-cruellement, l'autre lui demandait par grâce de ne le faire mourir que par le poison. Or, ce personnage imaginaire était un roi. Le frère et la sœur parlaient si sérieusement et si haut, que le gentilhomme d'Auvergne, logé dans la chambre voisine, crut qu'on délibérait sur la vie du roi Louis XIV ; ne sachant pas le nom du personnage, il prit innocemment le héros du temps passé pour celui de son siècle, et transforma en un attentat un divertissement imaginaire.

Il s'en va faire sa dénonciation à l'hôte, qui, ne pouvant pas se douter qu'il s'agissait d'une intrigue de roman, fit appeler les officiers de justice pour informer sur la conjuration de ces deux inconnus.

Ces messieurs se saisirent de leurs personnes, et, jugeant à leur mine qu'ils n'étaient point si coupables qu'on se les figurait, ils leur firent la grâce de les interroger sur-le-champ : s'ils n'avaient point eu dans l'esprit quelque mauvais dessein depuis leur arrivée ? Scudéry, qui comprit le ridicule quiproquo, répondit que oui ; s'ils n'avaient point menacé la vie du prince de mort cruelle ou de poison ? il l'avoua ; s'ils n'avaient pas concerté ensemble le temps et le lieu ? il tomba d'accord ; s'ils n'allaient point à Paris pour mettre fin à leur dessein ? il ne le nia point. Là-dessus on leur demanda leurs noms, et ayant ouï que c'étaient M. et Mlle de Scudéry, on comprit bien qu'ils parlaient plutôt de Cyrus et d'Ibrahim que de Louis XIV, et qu'ils n'avaient d'autre dessein que de faire mourir en idée des princes qui n'avaient jamais existé. Ainsi leur innocence fut reconnue : et l'affaire se termina par des éclats de rire.

A. D.

LA TAUPE.

Pourquoi nous plaindre sans cesse de notre sort ! Que ne jetons-nous les yeux sur tels et tels, qui sont peut-être plus malheureux que nous ? Nos maux nous paraîtront légers à la vue de maux encore plus grands.

Le singe se plaignait de n'avoir pas de queue, et l'âne de n'avoir pas de cornes :

« Taisez-vous, leur dit la taupe ; vous voyez que je n'ai pas d'yeux, et vous osez vous plaindre ! » D.

UNE RUE DU VIEUX STRASBOURG.

Strasbourg, chef-lieu du département du Bas-Rhin et autrefois capitale de l'Alsace, est une ville très-forte avec une citadelle.

Cette ville, à la fois très-industrieuse et très-savante, offre un peu l'aspect d'une cité allemande par les mœurs de ses habitants, par ses nombreuses guinguettes, où la population se presse autour de pots de bière enfumés de tabac, et surtout par ses vieux quartiers dont les jolies maisons, bâties dans le moyen âge, sont ornées de curieuses sculptures en pierre et en bois.

Notre gravure représente une rue d'un de ces vieux quartiers.

Le clocher qu'on y aperçoit est celui de cette célèbre

cathédrale, regardée à juste titre comme l'un des plus beaux monuments de l'Europe. La tour du clocher a cent quarante mètres de hauteur à partir du niveau du sol, hauteur inférieure seulement de quatre à cinq mètres à celle des fameuses pyramides d'Égypte.

C'est dans une des maisons de cette rue ou d'une des rues qui lui ressemblent, que Jean Gutenberg, né à Mayence en 1440, vint s'établir et fit les premiers essais du grand art de l'imprimerie, en employant des caractères mobiles en bois. Il retourna ensuite à



Une rue du vieux Strasbourg. (Page 407, col. 2.)

Mayence, et Mayence a voulu s'attribuer la gloire de l'invention. Mais on ne peut douter que les premiers essais de Gutenberg n'aient eu lieu à Strasbourg. Strasbourg lui a érigé une statue, et célèbre tous les cent ans en son honneur la fête de l'invention de l'imprimerie.

A. LUCHANT.

A partir du 1^{er} janvier 1864, le prix des cinq premiers volumes de la *Semaine des Enfants* sera augmenté comme suit :

Tomes I, II, III, IV et V, comprenant les numéros 1 à 261. 8 fr. le volume.

N^{os} 1 à 261, pris séparément. . . 15 c. le numéro.

Toute personne prenant un abonnement aura droit, comme PRIME, de ne payer les volumes ci-dessus qu'à l'ancien prix, soit 5 francs 50 centimes le volume broché pris dans nos Bureaux, et 6 francs 50 centimes, envoyé franco par la poste.